

## Professeur Sageloup

Le professeur Sageloup était content. Si l'omniprésence de la photographie, à laquelle il s'intéressait depuis longtemps, dans l'art contemporain, auquel il s'intéressait depuis moins longtemps, ne constituait plus, pour lui, un sujet d'étonnement, il n'avait, jusqu'alors, pas encore réussi à qualifier avec précision la nature composite de l'esthétique qu'elle engageait. Cette fois, il venait de trouver une formule ramassée et lumineuse qui exprimait bien l'intuition, qui trottait dans sa tête depuis un certain temps déjà, de son ambivalence. Bien sûr l'idée n'était pas absolument neuve, puisque, dans les années soixante, Bourdieu avait, en son temps, qualifié la photographie d'« art moyen ». Mais ce livre était oublié depuis longtemps. Bourdieu dont on faisait grand cas était mort et, de toutes les façons, la définition qu'il venait de noter de sa fine écriture au crayon noir, ne laissant aucune marge à la feuille de brouillon déjà imprimée au recto – car l'inspiration lui venait toujours mieux quand il rédigeait sur un support usagé, ayant auparavant recueilli la substance d'autrui – sa définition donc, lui semblait apporter un éclairage nouveau sur la question de l'esthétique de la photographie : résultant d'une volonté ou d'un désir artistique, même inconscient, et « à la fois » d'une prise d'indices factuelle dénuée de toute intention d'art, la photographie était un objet double, justiciable d'une « esthétique du *à la fois* ». On aurait même pu, si la chose n'eût risqué d'apparaître un peu présomptueuse, faire le parallèle avec la théorie de la relativité, lorsque Einstein met en évidence la dualité physique « à la fois » comme masse et comme énergie... Le coefficient qui les relie n'est-il d'ailleurs pas le carré de la vitesse de la lumière, lumière qui est la source même de la photo-graphie ! En tous cas, cette trouvaille langagière rendrait intellectuellement très stimulante, comme ses collègues ne manqueraient pas de le dire, la communication qu'il lirait lors d'un prochain colloque sur les frontières esthétiques de l'art, et l'originalité de la tournure, « l'esthétique du *à la fois* », laisserait sûrement sa trace dans les esprits.

Posant sans le heurter son crayon noir toujours bien taillé, il contempla la surface brillante de son bureau. Devant l'écran éteint de l'ordinateur, dont il commençait pourtant à ne plus redouter de devoir l'utiliser, une convocation du président de l'université pour une réunion de la commission d'évaluation de la recherche lui rappela que sa récente élection au grade de professeur des universités avait transformé sa vie. Sur le plan financier cela ne changeait pas vraiment les choses. On pouvait même dire que les directions de thèses qu'il assurait allaient se multiplier, lui laissant moins de temps pour des vacances à droite et à gauche, qui agrémentaient pourtant ses revenus. Il faudrait veiller à ce que les assez nombreuses conférences qu'il avait commencé à donner pour se faire connaître dans sa spécialité, et où son aisance et un certain humour, parfois déconcertant pour l'auditoire, lui assurait un réel succès, soient désormais convenablement rétribuées, ainsi qu'à publier un livre chaque année dont les droits d'auteur amélioreraient l'ordinaire, en visant, par le biais de collections destinées aux étudiants, des tirages importants. Mais, de nature économe, il trouverait bien un subterfuge pour faire face aux traites de l'appartement qui rendaient plus lourd le budget familial, depuis la décision qui s'était imposée – et rétrospectivement avec quelle évidence ! – de s'établir à Paris.

Cette promotion l'avait surtout lavé de cette amertume, presque imperceptible quand il lui arrivait de l'oublier, mais lancinante, quelque chose comme de la honte qui lui faisait souhaiter fréquemment, quand il était en société savante, de voir le sol s'entrouvrir pour l'engloutir et le faire disparaître. N'étant pas un ancien de la rue d'Ulm, il n'avait pas non plus l'onction de l'agrégation et il avait vécu ses débuts comme simple professeur certifié de philosophie dans un lycée de province d'une manière assez stigmatisante. Sans doute y avait-

il dans l'alchimie de ce sentiment d'humiliation une résurgence de ses souffrances d'aîné d'une famille nombreuse et les miasmes d'une rancœur sociologique de fils d'instituteur. Mais ce malaise lui était d'autant plus intolérable que Blandine, son épouse et la mère de ses deux enfants, était, elle, professeure agrégée de lettres classiques dans le lycée où, du reste, ils s'étaient connus. Les compétences qu'elle détenait en grec ancien avaient d'ailleurs été abondamment mises à contribution pour la thèse de doctorat, quand il avait voulu aborder la question de l'interdit de l'image à Byzance, à la lumière des discussions sur l'iconoclasme aux conciles de Hiéria en 754 et de Nicée en 787. Depuis cette époque, maintenant éloignée d'une dizaine d'années, leur couple n'avait plus tout à fait le même allant. Peut être aussi parce que cela avait coïncidé avec la naissance de Pervenche, leur cadette, deux ans après Violette et que leur vie quotidienne avait totalement basculé dans l'organisation domestique. Du point de vue de sa carrière – pour appeler les choses par leur nom ! – il avait clairement conscience que son recrutement dans un département d'arts, qui, en comparaison avec sa section d'origine, la philosophie, lui était d'abord apparu comme une sorte de second choix, avait grandement facilité son ascension et que son rang actuel donnait, d'un seul coup, du lustre, au mérite parfois industrieux qui lui avait servi jusqu'alors de ligne de conduite.

Sageloup était ainsi perdu dans ses rêveries lorsque la sirène de midi du premier mercredi du mois le convoqua brusquement au monde. Pour avoir le temps, avant la commission, de passer chez Joseph Gibert vendre d'occasion la vingtaine d'ouvrages qu'il avait reçus en service de presse ces deux derniers mois, il fallait faire vite. Ce petit détour, qui lui rajoutait environ une demi-heure sur un trajet de métro, était une habitude qu'il avait prise depuis qu'il était parisien. Sans trop attendre, sinon, le nombre de volumes nécessitait plusieurs voyages, il empêchait que sa bibliothèque, toujours trop petite, ne suffoque, asphyxiée par ces innombrables livres reçus en hommage des auteurs mais sans aucun intérêt pour son sujet. Il lui arrivait, quand il n'était pas trop chargé d'y joindre un ou deux autres en bon état, arrivés là en cadeau ou bien qu'il ne lirait plus, et de toute façon qu'on pouvait toujours trouver en bibliothèque, et même maintenant sur internet, pour vérifier une citation si besoin en était. Un jour que Blandine n'était pas de sa meilleure humeur, elle lui avait lancé que, passé la quarantaine, on ne lisait plus que soi-même. Là n'était pas la question, avait-il répondu, mais ces livres pouvaient en intéresser d'autres que lui, à qui il permettait de se les procurer moins cher. Leur aspect neuf lui permettait d'ailleurs d'en tirer un prix très correct, quitte à couper proprement à la lame de rasoir une page de garde, sur laquelle le tampon de l'éditeur, ou pire, une dédicace inopportune de l'auteur, aurait pu jeter un voile de suspicion quant à la légitimité de leur présence dans les rayonnages de la librairie.

Sanglé dans son imperméable d'un sobre vert olive sans faire pour autant trop militaire, il se regarda dans le miroir de l'entrée. Cela mettait en valeur une silhouette restée mince, alors que tant d'autres de ses collègues, même un peu plus jeunes que lui, promenaient autour d'eux des bourrelets inutiles. « C'est le développement du râble », aimait-il à les moquer gentiment en bon camarade. Le temps de vérifier qu'il avait bien son trousseau de clés dans la poche, il scruta son visage, prenant soin de le regarder de trois-quarts. Comme il avait eu raison de raser sa moustache ! Alors qu'il l'avait arborée depuis l'âge de vingt ans comme un attribut masculin convaincant, elle lui était brusquement apparue comme un accessoire anecdotique qui menaçait de brouiller la simplicité digne qu'il voulait désormais cultiver. Et pour tout dire, le côté un peu folklorique de ses anciennes bacchantes faisait un peu trop Maître de Conf.

Sur le plan vestimentaire, il avait toujours eu un goût plutôt classique. Ses vestes sport et ses cravates rayées étaient d'une esthétique toute conventionnelle mais, « à la fois », elles témoignaient d'un genre de singularité : à des indices presque imperceptibles, on pouvait

décoder que sa façon de s'habiller obéissait à un second degré qui ne laissait rien au hasard et dont la signification avait d'ailleurs évolué au fil de son histoire personnelle. A vingt ans, quand il passait les concours, il avait beaucoup misé sur l'image de garçon méritant que cela pouvait lui conférer. Les jurys de l'Ecole Normale et de l'agrégation n'avaient manifestement pas été sensibles à cette stratégie qui lui faisait porter des chemises au col presque élimé et des tweeds usés, comme ceux d'un vieil aristocrate anglais. Dans la trentaine cela lui avait permis de marquer sa différence avec son milieu professionnel car sa hantise était qu'on eût pu l'identifier au premier coup d'œil comme enseignant. Une cousine avocate avait, lors d'un mariage familial, attiré son attention sur le caractère d'uniforme de la tenue décontractée des enseignants : dans leur ostensible insistance à ne pas s'habiller « comme tout le monde », ils s'habillaient tous pareil. Depuis son entrée en université, la signification politique de son habillement s'était accentuée. Sans pour autant être une revendication d'appartenance de droite, c'était un acte de résistance à cet esprit de gauche obligé. Il avait donc, d'une façon très paradoxale, affirmé son originalité en se pliant à un certain conformisme. Maintenant il lui fallait infléchir la chose. Le veston devait très légèrement se déstructurer pour voisiner sans anicroche avec ceux des assez nombreux architectes reconvertis qui peuplaient le département des arts et surtout avec le col de chemise généreusement ouvert et le gilet de lainage souple du président qu'il s'apprêtait à rejoindre dans moins d'une heure.

---

Malgré son très léger retard, sans doute le temps de sa rêverie devant le miroir de chez lui, la réunion n'avait pas encore commencé. En considération des habitudes de l'université, on pouvait même estimer qu'il était en avance. Le président qui venait d'arriver, écourtant sa participation simultanée à deux autres réunions à la fois, enchaîna sur la commission d'évaluation de la recherche une demi-heure plus tard. On avait fait traîner un peu les choses avec des à-côtés de procédure pour que le vif du sujet ne soit pas éventé en son absence.

L'argumentaire était simple et efficace : pour une meilleure visibilité de « notre » université, il fallait faire mieux savoir l'excellence des recherches qui y étaient menées, et donc valoriser une politique de publication des travaux. On devait mettre en première ligne les enseignants-chercheurs-publiants qui faisaient le plus parler d'eux et l'objet de la réunion consistait en fait pour Sageloup à communiquer la liste qu'il avait établie de la dizaine de personnes dont les écrits étaient en plus grand nombre dans les revues ou actes de colloques les plus estimés. Lui même ne les avait pas lus mais, avec la justesse de vue de l'éditeur qu'il aurait pu être s'il eût été d'une famille plus argentée et surtout plus assurée – qu'il serait peut-être dans une autre vie, songeait-il parfois avec un peu de mélancolie – il savait ce dont on parlerait dans l'année et le président qui l'avait remarqué quand il ne siégeait encore qu'au conseil scientifique, l'avait chargé de mission à cause du flair remarquable avec lequel il décelait ce qui collait à l'air du temps.

On éliminerait d'abord tout ce qui relevait d'une approche trop globale, en privilégiant des études sérieuses dans des domaines très circonscrits, où le caractère très pointu d'une spécialisation limitait la contestation, tout en soulignant quand même la portée générale de ces investigations particulières. Il était clair dans son esprit que ce qui relevait d'une pensée de la totalité ressortissait inévitablement à une pensée totalitaire, scolastique, dont la faillite n'était plus à démontrer, et, si elle n'avait jamais réussi, au terme de ses spéculations, à établir de solution, c'était tout simplement, comme il avait lu qu'avait dit quelque part Marcel Duchamp, parce qu'il n'y avait pas de problème. Dans le domaine plus spécifique des arts, on miserait surtout sur les analyses objectivantes, en délaissant les positions idéalistes, fussent-elles modernistes, qui relevaient toujours peu ou prou du domaine de l'opinion quand elles ne

constituaient pas un genre d'avatar de la religion et, autour de quelques noms connus, on privilégierait tout ce qui pourrait se raccrocher à la scène artistique contemporaine la plus en vue et aux grandes interrogations qui la sous-tendent, en particulier dans le reflet de la photographie, son medium dominant.

Le président souriait d'aise. Ce Sageloup était un type épatant. Il avait une manière de traiter les dossiers avec une efficacité radicale qui faisait disparaître toute difficulté. Il avait vraiment eu raison de lui confier le dossier de la communication externe. En dépit du blocage qui avait perturbé l'université pendant six semaines, il avait ainsi pu s'occuper de ses propres affaires. Sa biographie de l'Abbé Pierre sortait le soir même au Salon du Livre et il pourrait s'envoler demain pour la Chine l'esprit libre. D'autres que lui veillaient au grain.

La réunion ne se prolongea pas très longtemps. Sageloup était attendu dans un comité de sélection pour un poste d'attaché temporaire de recherche sur lequel il souhaitait qu'on prenne un de ses doctorants travaillant sur la photographie de reportage dans les pays de l'ancien bloc soviétique. Il devait ensuite rejoindre vite l'amphi X pour son cours sur « la photographie : entre œuvre et document », où les deux cents étudiants qui l'attendaient le mettaient toujours en grande forme. Il faut dire que cela le rendait scéniquement assez bon.

---

Bénédicte sortait du cours de Sageloup. Transfigurée. Elle sentait autour d'elle un halo de lumière. Elle était envahie d'un sentiment de bonheur et d'évidence. Comme la vierge Marie à l'issue de son entretien avec l'archange Gabriel, elle était habitée par une détermination totale. Elle ne savait pas encore ce qu'elle devait faire mais elle savait qu'elle devait faire quelque chose. C'était comme un appel, un éblouissement, comme pour Saint Paul sur le chemin de Damas, qui tout à la fois l'aveuglait sur le monde des apparences et lui donnait la clairvoyance sur l'essence des choses.

De sa scolarité chez les sœurs elle n'avait pas gardé un bon souvenir. Ce catholicisme empreint de convention et de superstition l'avait même dégoûtée, détournée de toute pratique religieuse, alors que la tradition familiale reposait sur les fondements d'une foi fervente transmise de descendance en descendance, particulièrement par les femmes. Les hommes de cette famille d'artisans à l'origine puis d'industriels de l'ouest, parisiens seulement depuis deux générations avaient une religion plus pragmatique. C'était plutôt une question d'appartenance sociale et aussi de justification des valeurs fondamentales sans laquelle elles auraient peut-être été plus vulnérables, en tous cas pour la famille et l'amour du prochain.

Après une tentative de Licence de droit Bénédicte avait jeté sa gourme, au grand dam de ses parents, et elle avait entamé un cursus de psycho qui la passionnait. Comme son université encourageait le nomadisme intellectuel, et qu'elle pouvait assister à tous les cours qu'on y dispensait, elle avait voulu prendre la mesure de l'art d'aujourd'hui et elle suivait avec intérêt ce cours sur la photographie contemporaine. Bien sûr Sageloup parlait d'autre chose : du fait que la photographie n'est plus un simple document dès lors qu'on l'investit d'une intentionnalité même diffuse. Un peu comme le *ready made* qui cesse d'être seulement l'objet industriel du départ pour accéder au statut d'œuvre d'art. La formule du professeur était un peu décalée mais, justement par son absolue décontextualisation, elle faisait mouche pour elle, en convoquant des notions qui lui étaient familières : « une esthétique due à la foi » ! Ainsi, peu importe la valeur supposée de quelque chose. C'est la ferveur qu'on y met qui change tout. C'est la même histoire que le Samaritain guéri par Jésus : « Va ! Ta Foi t'a sauvé », lui dit-il. Elle l'avait oubliée, cette formule, enfouie, enterrée dans ce passé qu'elle avait fui. Mais

voici qu'elle faisait retour avec la puissance insoupçonnée d'un raz de marée ! L'esthétique due à la Foi.

Le regard perdu, pupille tout en haut, roulant sur le blanc des yeux, comme les Saintes en extase des tableaux, Bénédicte traversait le hall de la fac pour reprendre le métro. Elle n'avait pas imaginé un seul instant que cela pourrait lui arriver. Pas à elle. Au contraire, elle s'était blindée, croyant, à l'occasion des grèves, trouver du côté du militantisme et de l'humanitaire, l'expression appropriée du sens à donner à la vie. Et la voilà qui était soudain rattrapée par l'expérience mystique ! « Joie, joie, joie, pleurs de joie ! » Comme Pascal, elle aurait pu coudre un petit papier dans la doublure de son vêtement pour garder sur elle, à même la peau, l'inscription de ce qui lui apparaissait tout à coup comme une révélation. Elle ne savait pas quoi. Mais une grande décision s'imposait. Pour être en phase avec cet appel qui lui tombait dessus.

---

Sœur Bénédicte prononça ses vœux perpétuels le jour de l'Assomption, le samedi 15 août 2015, en présence de Monseigneur Dupanloup, évêque du diocèse de Tulle dont dépendait le monastère des femmes de Coyroux.